



N° 79/02 - 8 mars 1979

LE DIALOGUE ET LES RELIGIONS

Jacques JOMIER, o.p.

Parmi les traits qui marqueront les années actuelles, figurera certainement l'accueil réservé par les catholiques à l'idée de dialogue. Alors qu'auparavant, avec un zèle jaloux, le Magistère de l'Eglise semblait veiller uniquement sur la pureté du message chrétien, voici que l'attention des fidèles est maintenant également attirée sur ce que les religions non chrétiennes contiennent de vraies valeurs. Ou, ce qui revient au même, les chrétiens sont appelés à reconnaître que le Saint-Esprit agit dans le monde sur une échelle plus vaste que beaucoup ne se l'imaginaient. Ceux que la vie, leur ministère ou leur vocation théologique mettent en contact avec d'autres que les catholiques, sont invités à élargir leurs horizons.

Il est toujours possible. d'ergoter, de déclarer que cette attitude n'a rien de nouveau, que les Pères grecs jadis découvraient dans l'effort des philosophes vers la vérité une préparation des esprits à recevoir l'Evangile. On peut évoquer de même la prédication de tel prophète indépendant dont le mouvement en Afrique noire s'est finalement rattaché à l'Eglise. La Providence a toujours eu des voies variées. Il y a cependant à notre époque l'importance prise par des éléments nouveaux, notamment une meilleure connaissance des facteurs psychologiques et sociologiques qui a modifié considérablement les données du problème.

Les ouvriers du dialogue persévèrent.

Etant donné le côté délicat de cette question et les dangers d'emballement, mieux vaut garder tout son calme pour en parler. Certains accuseront de naïveté, sinon de légèreté coupable, ceux qui, du côté catholique, s'engagent dans la voie du dialogue. Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que, dans leur ensemble, ces ouvriers sont conscients des écueils qui les guettent. Et si l'un ou l'autre les oubliait, leur entourage se chargerait vite de les rappeler à l'ordre. Il y a quelques années, j'avais été invité à une journée d'études consacrée aux relations entre chrétiens et musulmans et qui regroupait bon nombre de religieuses de la région. Quelques prêtres avaient également assisté à nos réunions. Le lendemain, l'un d'eux avait absolument tenu à m'accompagner dans le car qui m'emmenait plus loin. Et là, sur mon siège, l'épaule appuyée contre la vitre fermée, bloqué par mon compagnon qui s'était installé juste à côté, me coinçant habilement dans une sorte de guet-apens fraternel, je dus écouter pendant une heure ses commentaires passionnés sur ce que j'avais essayé de dire la veille. Vous êtes naïf, vous ne connaissez que quelques intellectuels, vous ignorez tout ce qui se passe en dehors des grandes villes, et ceci, et cela... Bref je réentendis ce que d'autres m'avaient expliqué bien des fois, illustré, ce matin-là, par de nouveaux exemples. Mon compagnon comprit-il que c'était en connaissance de cause et, malgré tout ce qu'il me rapportait, que je continuais à essayer de dialoguer. Je savais ses souffrances et celles de chrétiens minoritaires, serrant les coudes pour protéger leur foi contre l'effritement du temps. Non, si les ouvriers du dialogue persévèrent dans leur voie, c'est bien en connaissance de cause. Un catholique d'ailleurs ne peut plus hésiter, après les prises de position de Vatican II, à condition

d'observer les règles de prudence, c'est-à-dire d'intelligence dans l'action, même aux heures où l'audace s'impose.

Le point de départ de ce mouvement a été, semble-t-il, une prise de conscience de plus en plus aiguë de l'existence des religions non chrétiennes. Pendant des siècles, les hommes avaient vécu sur leur terroir. La société avait pourtant ses voyageurs, en premier lieu ses pèlerins et ses marchands. Mais les uns et les autres circulaient en général à l'intérieur de leurs propres frontières culturelles et religieuses. Et ceux qui s'aventuraient plus loin racontaient parfois leurs découvertes dans des pages pittoresques où l'émerveillement devant la nouveauté flattait le sens de l'exotisme plutôt que la connaissance profonde et vraie des hommes. Le premier choc eu lieu en Occident avec les grandes découvertes géographiques de la Renaissance et l'apparition du mythe du bon sauvage dans lequel la psychanalyse moderne et la hargne anticolonialiste trouveraient bien à redire. Mais enfin ! Ce fut un début. Sans nous attarder sur toute cette histoire qui mériterait d'être regardée de près, nous voici en cette fin du XX^e siècle, mis en contact avec nos frères du monde entier par les voyages, le travail au loin et les mass media. Nous possédons sur leur compte des textes, des études, des reportages, des témoignages, des photos qui nous révèlent une humanité de quatre milliards d'habitants dont les deux tiers au moins ne sont pas d'obédience chrétienne et dans laquelle vivent des hommes qui prient Dieu, qui le louent. Le fait des religions non chrétiennes s'est imposé, qu'il s'agisse des diverses sortes de monothéismes, avec en premier lieu l'Islam, ou des autres formes de religions.

Une meilleure connaissance de nos frères, si nous nous bornons à ceux qui professent le monothéisme, nous montre beaucoup d'entre eux devant leur Créateur, en relations conscientes de dépendance, de proximité, de confiance, d'abandon dans l'obéissance, la louange et l'action de grâce. Chez beaucoup de ceux que nous approchons, nous découvrons une bonne foi évidente, une ouverture aux dons de Dieu, et, il faut bien le dire malgré le côté mystérieux de l'action divine, un accueil fait à sa grâce. Et finalement on ne peut échapper à la question : Le Seigneur les aime, a des vues sur eux, mais quelles vues ? Le dialogue suppose un très grand respect du mystère des desseins divins, de son plan de salut. Mais en même temps le fidèle s'interroge : en élargissant ainsi ses horizons, ne risque-t-il pas de se tromper et d'être infidèle aux propres grâces de connaissances et de foi qui lui ont été données ?

Bref la situation est telle que des solutions individuelles, exceptionnelles, ne suffisent plus. C'était bon jadis à l'époque où les savants inventaient quelques épicycles nouveaux pour expliquer les anomalies de leurs théories astronomiques. Aujourd'hui, c'est toute l'explication théologique du plan divin du Salut qui demande à être réexaminée, non pas pour innover à tout prix, mais pour cerner de plus près une vérité dont les Anciens ont parfaitement découvert les lignes maîtresses, laissant en blanc d'immenses zones inexplorées ou plutôt, les remplissant vaille que vaille avec des explications qui seraient à revoir.

Le nouveau n'est pas la reconnaissance du principe suivant lequel les hommes de vraie bonne volonté, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent, peuvent être sauvés. Ce principe était connu des théologiens de jadis. Du côté musulman, un penseur tel que al-Ghazâlî mort en l'année 1111, admettait une possibilité de salut pour les non-musulmans, à certaines conditions. Du côté chrétien, la solution était cherchée au plan des individus, sauvés s'ils acceptaient la grâce de Dieu, offerte à eux mystérieusement et, faut-il ajouter, malgré leur religion dont les effets nocifs étaient neutralisés par une ignorance invincible. Il s'agissait pour le chrétien de laisser intacte l'absolue gratuité du don de Dieu, l'affirmation que le salut nous est donné dans la foi au Christ, Sauveur de tous les hommes, tout en constatant chez nos frères non chrétiens, des perspectives très différentes, parfois même en opposition flagrante avec les nôtres. Et par ailleurs on retrouvait le problème de la Toute Puissance divine et de la liberté humaine qui se pose dans toutes les religions monothéistes.

Actuellement la réaction se fait sentir sur deux plans :

A. Au niveau de la vie pratique, cette attention respectueuse tournée vers les rapports personnels des croyants non chrétiens avec leur Créateur, Tout Puissant et Miséricordieux se remarque chez un certain nombre au moment même où l'homme blanc, après l'ivresse scientiste du siècle dernier, se voit rappeler ses limites. Il se faisait le centre du monde; les événements lui demandent d'être modeste. La vanité de certaines querelles lui semble d'un autre temps. Comme le disait un vieil évêque italien qui avait vécu de longues années outre-mer en pays musulman : "Voici des siècles que les chrétiens et musulmans s'affrontent, par la guerre, par les polémiques, par les rivalités, par les critiques. Que l'on arrête un peu pour respirer. Que l'on essaie de vivre ensemble et ensuite, on verra..." C'est à la fois un désir de rompre avec les engrenages du passé et l'escalade des oppositions. C'est un acte de confiance en la miséricorde de Dieu auquel croient les uns et les autres et que tous veulent

servir. C'est la reconnaissance d'une parenté mystérieuse mais réelle qui unit les croyants dans un monde où l'athéisme prend des formes de plus en plus sournoises ou agressives.

Vivre ensemble.

Le risque d'en rester à un plan sentimental est réel. Et pourtant, pour des hommes qui croient également en Dieu, qui veulent faire sa volonté, qui considèrent que Dieu est tout et qu'eux-mêmes ne sont rien, le fait de s'opposer farouchement les uns aux autres est une absurdité : en prendre conscience représente tout de même un grand progrès. Je me rappelle, au cours d'une rencontre entre chrétiens et musulmans, le silence ému qui suivit deux confidences faites par les porte-parole des deux délégations. L'un et l'autre, sans s'être donné le mot auparavant, avouèrent très simplement qu'ils avaient chacun prié Dieu pour le succès de cette entrevue.

L'initiative du dialogue vers le milieu de ce siècle semble être venue de quelques chrétiens qui avaient voué leur vie à cette cause. Peut-être parce que le mouvement d'œcuménisme entre chrétiens avait également préparé d'autres à mieux comprendre les vraies valeurs vécues par ceux qui ne partagent pas notre foi. Peut-être parce que certains chrétiens avaient retrouvé la foi de leurs ancêtres au contact de populations qui priaient sans respect humain et pour qui Dieu était tout. Du côté musulman, l'idée de dialogue commence tout juste à être admise dans des cercles restreints : les uns pensent que l'affrontement de la foi et de l'athéisme moderne est tel que les croyants de toutes les religions ont intérêt à unir leurs efforts pour collaborer à la construction d'un monde moderne où Dieu ait la place qui lui revient. D'autres redoutent une manœuvre; beaucoup n'en voient pas la nécessité, persuadés que le Coran contient la réponse à toutes les difficultés qui rencontreront les hommes jusqu'à la fin des temps. La plupart envisagent seulement l'aspect politique et voient l'intérêt pour eux d'attirer les sympathies du monde chrétien à l'heure de leurs luttes de libération (politique ou économique) ou de la présence massive de travailleurs musulmans dans l'Europe de l'Ouest.

Bref, que l'on essaie de vivre ensemble et ensuite on verra. Ces paroles de l'évêque indiquent la route à suivre, mais elles ne disent pas que ce sera facile. Et surtout il restera un grand nombre de problèmes à résoudre, aussi bien au point de vue du dogme que de celui de la pratique. En particulier lorsqu'il s'agira des luttes d'influence, de ce que l'Islam désigne sous le nom de "l'appel" (al-4a'wa) et le Christianisme sous celui d'hvangélisation et qui sont, quoi qu'on en dise, rigoureusement parallèles.

B. Le dialogue suppose donc un effort théologique sérieux mené par une petite minorité, accompagné par une ouverture et des contacts personnels, qui eux seront le fait du plus grand nombre. Sans cet effort, l'on risque de marquer le pas et les meilleures bonnes volontés se laisseront. N'est-ce pas l'écueil contre lequel les ouvriers de l'œcuménisme entre chrétiens mettent déjà en garde ? La véritable charité doit inspirer un effort de compréhension théologique : mais attention, les mots qui sont dits alors et qui semblent aller de soi pour les uns risquent fort de blesser les autres. Et pourtant sans compréhension, que faire ? Un sage du Mali, qui a beaucoup vécu, disait dans son style de patriarche africain : "Si ton frère ne te comprend pas, c'est que toi tu ne le comprend pas. Lorsque tu l'auras compris, il te comprendra".

Pour sortir des ornières dans lesquelles s'enlisaient les démarches théologiques des chrétiens sur l'Islam, plusieurs hypothèses ont été présentées au cours des cinquante dernières années; nous envisagerons les deux principales.

Le dialogue et le temps des religions.

On a proposé d'abord un assouplissement de la notion de temps. Il est frappant à l'heure actuelle de constater que les hommes dans le monde entier vivent à des époques différentes de l'histoire. Quelques rares peuplades primitives n'ont pas dépassé l'âge de pierre; elles sont à une des extrémités du tableau. Sans aller jusque-là, au début du XX^e siècle, de larges zones du monde avaient encore une économie et des coutumes médiévales, le Moyen-Age avec l'électricité. Depuis lors, certains peuples ont fait leur première révolution industrielle, d'autres sont en train de la tenter. Mutatis mutandis n'y aurait-il pas le même phénomène dans le domaine religieux ? S'il est net que de nombreux groupes ethniques ont matériellement vécu avant le Christ (évidemment ceux qui existaient avant lui), il n'est plus aussi net que tous les autres aient vécu psychologiquement après lui. Il en est qui ne le connaissent pas, à qui son message n'a pas été réellement présenté. On peut vivre au XX^e siècle et être psychologiquement avant le Christ.

L'assouplissement de la notion de temps a jadis permis de clore un conflit qui opposa longtemps franciscains et dominicains à propos de l'Immaculée Conception. Comme il est de foi que c'est le Christ qui a apporté le salut et a racheté l'humanité marquée par le péché, les uns trop logiques refusaient qu'aucune créature, même la Très Sainte Vierge, ait pu échapper au péché originel avant la venue du Christ; les autres passaient outre à l'objection. Finalement l'on a compris que la grâce du Christ transcendait le temps et que la Vierge avait été préservée du péché originel avant la venue du Christ dans le temps, mais en vertu de *ses* mérites et donc après lui dans l'ordre de la grâce.

Dans le cas des religions non chrétiennes, serait-il possible d'en considérer certaines comme psychologiquement antérieures au Christ même si le calendrier les fait apparaître après lui ? Seraient-elles orientées vers la rencontre du Christ, fût-ce même le Christ eschatologique ? Dire l'Islam antérieur au Christianisme serait le mettre à côté du judaïsme, retrouvant dans le parallèle entre Isaac et Ismaël, l'origine de toute l'histoire subséquente : d'où l'importance donnée à Abraham.

L'ennui de cette théorie qui mériterait d'être étudiée dans les écrits de l'abbé Monchanin, est que, dans le cas présent, l'Islam affirme être venu après le Christ, avoir la mission de redresser les erreurs qui se sont glissées dans la foi des chrétiens et être le seul à présenter d'une façon certaine et définitive le vrai visage du Christ. Le cas est très différent de celui des religions américaines, africaines ou asiatiques qui sont apparues et se sont développées au milieu de civilisations absolument étrangères à toute influence biblique ou chrétienne. Par contre l'Islam, quelles que soient les immenses différences sur tous les autres points, aurait au moins en commun avec la gnose, la manichéisme, les mormons, les témoins de Jéhovah et bien d'autres mouvements, le fait d'affirmer être le seul à connaître le Christianisme authentique de Jésus et le vrai sens de son message, donc de se présenter comme la réforme du Christianisme officiel.

Il semble que du côté chrétien, comme du côté musulman, les recherches fondées sur un tel assouplissement de la notion de temps se heurtent à des oppositions insurmontables.

Avant ou après Copernic.

L'autre effort de renouvellement théologique a voulu se placer dans le sillage des sciences de l'homme. Résolus coûte que coûte à trouver un moyen pour sortir de l'impasse dans laquelle se trouvaient les relations chrétiens-musulmans, certains ont lancé l'idée d'une révolution à la Copernic. Cette image solennelle leur servait à dire que, de même que l'astronomie ancienne en avait été réduite à piétiner sans avancer tant qu'elle avait fait de la terre le centre du monde, de même les vues chrétiennes sur l'Islam ne marqueraient aucun progrès tant que l'on continuerait à centrer la théologie comme on le faisait auparavant. J'avoue n'avoir pas réalisé ce que signifiait exactement cette proposition; par contre il est certain que si l'on veut mettre l'homme au centre de la nouvelle théologie, l'on fait fausse route. Ce serait revenir à l'ancienne astronomie qui faisait de la terre le centre du monde. Non, l'homme n'est pas le centre de tout, même si la création lui a été soumise. Le centre de tout, c'est Dieu. Une théologie doit être théocentrique si elle veut être conséquente avec elle-même, quitte à être extrêmement humaine dans son approche et sa présentation. L'utilisation des sciences humaines sera bénéfique et fort enrichissante aussi longtemps que l'on maintiendra le théocentrisme et que l'on se servira de *ces* sciences pour éclairer les conditionnements subis par les hommes. Si l'on dépasse ces limites, alors commenceront les aventures discutables.

J'ai trouvé dans un livre sur le dialogue, très influencé par des courants modernes idéalistes, une mise en valeur des éléments psychologiques et sociologiques telles que pratiquement les dogmes religieux en étaient tous relativisés. Les différences tenaient au milieu humain et l'auteur en venait à se demander avec un point d'interrogation qui semblait mis là pour la forme : l'Islam ne serait-il pas la forme arabe du Christianisme ? Par ailleurs tout venant de la base, le prophète n'est plus l'homme qui reçoit de Dieu un message, mais l'inspiré qui lit dans les événements avec un flair intuitif. Il n'y a plus de limite entre la vérité et l'erreur, mais seulement coloration différente des lectures; et le titre de prophète sera distribué à tout vent.

Ce syncrétisme n'est pas nouveau : il est classique dans une gnose peut-être aussi vieille que le monde et dans laquelle les réalités objectives n'ont pas leur place. Saint Irénée de Lyon, face à cette gnose, lui opposait tout simplement le témoignage des Apôtres qu'il tenait de saint Jean par saint Polycarpe. Ceci, entre parenthèses, explique que l'idée de dialogue soit parfois mieux accueillie par des personnes enclines au gnosticisme. Mais alors ils se font du Christianisme et de l'Islam des

représentations telles que ni le musulman moyen, ni le chrétien moyen ne s'y reconnaissent vraiment. Là encore je ne pense pas que cette voie puisse être profitable.

Apport des sciences humaines.

A l'inverse l'apport des sciences humaines, si l'on ne cherche en elles que l'explication des conditionnements subis par l'homme est absolument indispensable et je pense que c'est de ce côté que se réalisera l'élargissement souhaité. Car encore une fois, le progrès réel du dialogue attend une ouverture théologique sérieuse montrant nettement que les chrétiens ont pris conscience de réalités qui leur échappaient auparavant et donc, que l'on peut espérer du nouveau dans les relations entre croyants. Sinon nous serons réduits comme en musique à reprendre sur un mode andante ou adagio exactement le même thème que nos ancêtres jouaient en forte ou en furioso.

Or, en partie grâce au développement des sciences humaines, il est aujourd'hui possible de mieux envisager les rapports de la liberté de chacun et des déterminismes qui jouent sur lui. Nos ancêtres avaient déjà l'idée de ce problème et les discussions en Islam pour savoir si l'homme était libre ou non ne sont pas encore éteintes : elles intéressent toujours bien des penseurs. Malgré tout, on était porté à trouver culpabilité là où il y avait seulement fatalité d'un déterminisme. Aujourd'hui, même si l'on exagère dans l'autre sens, on a appris à mieux distinguer le coupable et le malade; ou plutôt à savoir qu'au plus intime de chaque homme, il y a un mélange variable de volontaire et d'involontaire. Certains déterminismes de l'âge mûr peuvent être également le fruit d'options libres datant de quelques années plus tôt.

Jadis, et encore aujourd'hui dans certains milieux musulmans, on était scandalisé de voir que des chrétiens pouvaient connaître l'Islam sans se faire musulmans; ou réciproquement dans d'autres milieux, chrétiens cette fois-ci, on s'étonnait de voir des musulmans fréquenter des chrétiens sans devenir chrétiens eux aussi. Le Coran se fait l'écho de cette mentalité, lorsqu'il accuse les juifs de l'oasis de Médine : ils savent que l'Islam est vrai, suggère-t-il, et ils refusent de s'y rallier. D'où les griefs de mauvaise foi. Depuis quelques décennies, on a appris que l'affaire est plus compliquée que cela. Il y a un rôle de la volonté dans l'assentiment de la certitude. Que de gens après avoir constaté la part de vérité que contient telle ou telle doctrine, lui donnent leur adhésion sans en demander davantage : ils ne songent pas à poursuivre leur examen critique. Malheureusement, de cet ensemble de certitudes particulières, chacun tire également des conclusions qui dépassent les prémisses, et refuse d'examiner les vérités qui se trouvent chez les autres. Il en résulte des méprises qui peuvent se prolonger durant des siècles.

Qu'est-ce qu'un prophète ?

Dans le cas de la prophétie, la façon de poser le problème jusqu'à ces dernières années favorisait cet exclusivisme. Traditionnellement le prophète est l'homme qui parle au nom de Dieu, celui que Dieu charge d'apporter un message à ses concitoyens. En théorie la question est claire : est vraiment prophète celui qui est vraiment envoyé par Dieu et qui transmet fidèlement le message dont il est chargé. Ce message peut être précis, détaillé, législatif même : il peut aussi être un appel général à la justice, au respect des pauvres et des faibles, à la reconnaissance des droits de Dieu. A l'inverse celui qui parle au nom de Dieu, sans que Dieu l'ait envoyé ou qui transmet un message différent de celui qu'il a reçu, n'est pas dans la vérité.

La vie s'est chargée d'apporter des nuances à cette théorie d'une simplicité trop cristalline. Le prophète est entre les mains de Dieu comme un outil dont Dieu se sert et qu'il charge de dire ce qu'il veut qu'il dise; mais le tempérament, les dons personnels du prophète demeurent et leur trace est visible dans la forme que revêt l'oracle. Tout le message est de Dieu, mais en un sens il est aussi du prophète agissant sous l'emprise de l'Esprit de Dieu. Pour le chrétien, l'histoire de la prophétie est jalonnée par les missions particulières aboutissant toutes au Christ. "Le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de prophétie" (Apocalypse 19, 10).

Ce témoignage de Jésus, suivant de bons exégètes, signifie la Parole de Dieu attestée par Jésus. La sentence pourrait également avoir un sens de génitif objectif. Le témoignage de Jésus serait le témoignage concernant Jésus et qui est caractéristique de l'esprit de prophétie. Les deux sens se renforcent l'un l'autre. Et, après Jésus, les prophètes du Nouveau Testament sont eux aussi marqués par le même caractère.

Pour le musulman, le critère de la véracité de la prophétie est la conformité au Coran. Tant que l'on en reste à la conception classique du prophète, on se trouve donc devant une opposition radicale. Et si un chrétien veut absolument employer le mot de prophète dans le cas de Mohammad, il le surchargera forcément de restrictions et de réserves que nos frères n'accepteront pas. Pour le musulman, Mohammad est prophète au sens plein; et celui qui reconnaît sa prophétie doit lui obéir : sinon il n'est qu'un hypocrite. Pour le chrétien, la lignée des prophètes préparant et annonçant le Christ est unique et leur enseignement, lui aussi bien connu, va dans un sens différent.

Je me demande s'il ne faudrait pas inventer une nouvelle catégorie théologique pour rendre compte des richesses du plan divin de salut. Le point de vue individuel ne suffit plus. Jadis l'on cherchait l'assouplissement des doctrines du salut du côté de la responsabilité individuelle et des circonstances qui la supprimaient ou tout au moins la diminuaient. Aujourd'hui n'y aurait-il pas à chercher du côté de la marche de l'histoire ? Les grands chefs religieux ont joué un rôle historique. A une époque de transition ou devant des situations inextricables, ils ont nettement opté pour l'avenir.

Les grands chefs religieux.

Dans le cas des religions venues après le Christ et greffées sur le tronc judéo-chrétien, il semble bien qu'à certains moments de l'histoire le message chrétien n'arrive plus à passer, non seulement pour des motifs de réceptivité personnelle dont chacun aura à rendre compte au Seigneur, mais aussi à cause d'incompatibilités dues à la situation elle-même. Le message est trop compromis soit avec une société marquée par des abus qui créent des allergies, soit avec un type trop particulier de civilisation. Avant la réforme protestante, il y avait deux siècles que des abus criants parmi les chrétiens réclamaient une réforme. La violence blessante des attaques verbales de Luther l'a fait trop longtemps oublier aux catholiques. Au XX^e siècle, dans un autre sens, en Afrique, le Christianisme commençait seulement à pénétrer et la plupart du temps sous une forme encore très occidentale et souvent coloniale. Beaucoup d'Africains s'en accommodèrent temporairement, d'autres non et ce fut la naissance de cette multitude de mouvements prophétiques purement autochtones. Certains chefs religieux ont été ainsi portés par les circonstances: si on veut absolument les juger avec des critères étroits d'orthodoxie, on en fera des rebelles. Il y a certainement des facteurs personnels qui ont joué et tous n'étaient pas des modèles. Malgré cela ces chefs ont, à un moment de crise, récupéré certaines richesses d'un héritage religieux trop difficile à assimiler dans sa pureté, à ce moment précis de l'histoire.

Les véritables réformes religieuses sont accomplies par les saints. S'ils tardent à venir, la situation explose pour un certain nombre de motifs au milieu desquels il est difficile de voir clair, mais dont certains relèvent d'une expérience religieuse profonde et authentique. Peut-être est-ce une leçon de Dieu pour rappeler les hommes à l'humilité et leur faire reconnaître, comme l'écrit Saint Paul, que tous ont péché ?

Si l'on dresse le bilan de ces moments de l'histoire, une double constatation s'impose : l'une concerne le cadre des événements, l'autre l'intuition fondamentale de celui qui les mène. Au point de départ, on note presque toujours une situation anormale qui ne pouvait plus durer et dont il fallait sortir à tout prix. Anormale pour diverses raisons dont l'une peut-être une sorte de décadence des chrétiens. Luther a forcé les catholiques à prendre conscience de leur état : il les a acculés à ne plus esquiver leur propre réforme. Il peut s'agir également d'un déphasage entre l'état d'une société qui a évolué et l'attitude de chrétiens qui restent bloqués dans le passé. Là encore lors de la Réforme, il y avait des réalités nationales qui jouaient face à la politique de Rome. Si la situation de l'Eglise avait été autre à cette époque, peut-être n'y aurait-il pas eu d'explosion. . .

Je pense qu'aux débuts de l'Islam, le Christianisme officiel, vu d'Arabie, apparaissait trop lié à des nationalismes, ceux-là mêmes qui se sont perpétués dans les divers "rites" orientaux, pour que les Arabes y trouvent d'emblée leur place : ils n'y auraient été que des parents pauvres. Et le succès remporté par l'Islam, nationalisme supérieur à base religieuse, répondait à un besoin. Il était plus universaliste que les Christianismes d'alors.

En second lieu, en face d'une situation dans laquelle le dogme chrétien risquait de se dissoudre ou tout au moins de perdre sa vigueur et son mordant, le réformateur ou le prophète nouveau se dresse, guidé par une intuition. Dans le cas des grands mouvements religieux de l'histoire, cette intuition va d'emblée à un point central du dogme qui risquait d'être perdu de vue. Ainsi la justification par la foi au Christ dans le cas de Luther. Ainsi l'unité essentielle de Dieu que les querelles christologiques des

siècles précédents risquaient de faire passer au second plan et sur laquelle l'Islam a insisté. Le sens de la grandeur absolue de Dieu est une des richesses imprescriptibles de l'Islam.

Par ailleurs en face d'un Christianisme menacé par la sclérose, les nouveaux mouvements prennent en liturgie certaines décisions qui touchent des richesses d'expression (langue, formules de prière, attitudes religieuses, etc.) et représentent ainsi un apport positif.

Malheureusement, dans ces bouleversements, on constate également la mise à l'écart, sinon l'attaque virulente, d'un certain nombre de valeurs vraiment chrétiennes. Nos frères ne voient pas comment l'ensemble de notre dogme chrétien peut s'accorder avec leur intuition de base et ils rejettent ce qui leur semble incompatible. Ce refus s'étendra, suivant les cas, à des domaines très différents. Tantôt la nouvelle religion conservera presque tout; tantôt il ne restera pas grand-chose et l'on se retrouvera au niveau le plus élémentaire des valeurs religieuses de base. C'est un appauvrissement.

L'attitude de ceux qui jadis condamnaient sans regarder tous les aspects de l'affaire, est dépassée. Le rôle historique joué par *ces* groupes, le fait qu'ils font cesser une situation anormale tout en créant une nouvelle qui pose problème, leur insistance sur une valeur essentielle que l'on risquait d'oublier, tout cela doit entrer en ligne de compte dans le bilan. Dans l'Ancien Testament,

Dieu se sert bien des puissances politiques comme Babylone et la Perse pour mettre fin à des situations qui devaient changer. Ici le fait que pour de longues années la voie tracée par ce nouveau groupe soit pratiquement la seule voie d'accès vers le Seigneur offerte à d'immenses populations, est aussi à envisager. Dieu accorde-t-il ses dons aux uns et aux autres ? La vie de certains fidèles de ces diverses religions offre des fruits dont la qualité permet de reconnaître une présence de la grâce et Vatican II a parlé de ces valeurs authentiques existant chez eux.

Nous voici donc devant une catégorie bien déterminée de leaders religieux. Les plus grands d'entre eux laissent voir en eux un génie religieux et souvent un génie politique; ils ont, sur ce double terrain, joué un rôle à des moments où la situation exigeait des changements. L'influence qu'ils ont eue sur leurs adeptes, leur propre expérience religieuse, leur rayonnement personnel ont marqué des milliers d'êtres humains qui leur ont voué admiration et dévotion. Le dialogue demande que nous respections chez les plus grands d'entre eux ce double rôle qu'ils étaient les seuls à pouvoir normalement jouer dans les conjonctures historiques et sociales qui étaient les leurs. Allons même plus loin; le dialogue n'est possible que si nos frères nous voient prêts à reconnaître les grâces que Dieu a accordées aux leurs et à leurs chefs religieux. Le cas sera très différent suivant les différents mouvements en question.

Il restera bien sûr les différences qu'il n'est pas question de minimiser ou d'escamoter. Le dialogue n'est possible que si les deux parties acceptent l'existence de *ces* différences. Les musulmans demandent que nous respections Mohammad; mais s'ils acceptent le dialogue, ils savent bien que, si nous le respectons d'une façon aussi absolue que la leur, nous serions musulmans.

Bref mêmes si la description des grâces que nous reconnaissons comme données par Dieu à nos frères leur semble encore inadéquate, c'est pourtant de ce côté que la théologie doit chercher. Certains types de charismes, comme ceux que signalait le cardinal Journet à propos de l'Islam, une mission historique comme celle dont Dieu a chargé divers peuples dans l'Ancien Testament, peut-être même une action spéciale de Dieu pour mettre en évidence telle ou telle valeur vraie que les chrétiens commençaient à oublier... une étude théologique de ces points exigerait un autre cadre que celui de cet article.

Malgré tout, cela nous conduit dans une direction qui n'est pas celle des prophètes de la Bible et qui, néanmoins, nous montre l'action de Dieu dans le monde. Le message du prophète biblique, aux yeux du juif et du chrétien, a une pureté et, à ceux du chrétien en outre, une orientation explicite vers le Christ qui le mettent dans une catégorie à part. Dieu agit à travers le tempérament, les dons naturels de ces prophètes bibliques et même la connaissance limitée des sciences que l'on avait à cette époque; la garantie divine ne porte que sur la foi et les mœurs. Dans le cas des grands leaders religieux, Dieu les laisse proclamer certaines affirmations qui ne cadrent pas avec le message chrétien. Mais il se sert d'eux : ce rôle d'ailleurs ne se borne pas aux fidèles de ces religions qui n'entendent parler de Dieu que dans le message de leur religion. Il s'adresse également aux chrétiens dans la mesure où il leur rappelle des valeurs qu'ils seraient tentés d'oublier et au nom desquelles s'est faite l'explosion.

Je pense que les chrétiens auraient tout bénéfice à songer davantage à la grandeur et à l'unité de Dieu, à l'intérieur de leur propre foi et l'émulation des musulmans peut être excellente sur ce point, à partir du moment où l'on renonce à tout syncrétisme. Ces leaders religieux et leurs mouvements représentent autant de coups de semonce à l'adresse des chrétiens qui s'endorment.

Encore une fois, quel nom donner à cette catégorie de chefs religieux ? Consent parler d'eux tout en restant totalement fidèle à la foi en laquelle Dieu nous appelle et dont il nous fait goûter la plénitude ? Nous ne sommes pas au bout de nos peines et la route est encore longue. . . Il suffit de s'y engager avec humilité et confiance en Dieu et comme disait plus haut notre évêque italien : "ensuite, on verra. . .".

Jacques JOMIER, O. P.

